

C'est alors que se produisit le phénomène qui devait avoir une influence si considérable sur la vie de madame Desvarennès. Au moment où la patronne, pourvue par le hasard de l'héritière tant souhaitée, goûtait un bonheur sans mélange, elle constata avec une surprise pleine de trouble qu'elle deviendrait mère. Au bout de seize ans de mariage, cette découverte fut presque une déconvenue pour elle. Ce qui l'eût ravi autrefois, lui causait de la frayeur à présent. Elle, presque une vieille femme, la nature n'en fait jamais d'autres ! Ce fut une rumeur incroyable, dans le commerce, quand la nouvelle se répandit. Les Desvarennès de la branche cadette, qui avaient déjà vu avec une médiocre satisfaction l'arrivée et l'installation de la petite Jeanne à la maison, firent encore une bien plus piteuse figure quand ils apprirent qu'il allait falloir renoncer à la formidable succession qu'ils avaient si souvent caressée dans leurs rêves. Ils ne perdirent cependant pas tout espoir. Un accident était possible. Il n'y en eut point. La Providence leur envoya une petite fille qui fut nommée Micheline en l'honneur de son père. La patronne avait le cœur assez large pour aimer deux enfants. Elle garda l'orpheline qu'elle avait recueillie, et l'éleva comme si elle était sa véritable fille.

Cependant il y eut bientôt entre la façon dont elle aimait Jeanne et celle dont elle aimait Micheline une énorme différence. Cette mère eut pour son enfant une de ces passions exclusives, ardentes, folles, qui sont celles des tigresses pour leurs petits. Elle n'avait jamais eu d'amour pour son mari. Toutes les tendresses qui s'étaient amassées dans son cœur s'épanouirent, et ce fut comme un printemps. Cette autocrate, qui n'avait jamais supporté la contradiction, et devant laquelle tout son entourage pliait de gré ou de force, fut menée à son tour. Le bronze de son caractère devint de la cire entre les menottes roses de sa fille. La femme de commandement fila doux devant cette tête blonde. Il n'y eut rien d'assez beau pour Micheline. Tous ses désirs furent satisfaits. La mère eût possédé le moule qu'elle l'eût mis aux pieds de l'enfant. Une larme de cette créature adorée la bouleversait. Dans les circonstances les plus importantes, la patronne ayant dit : non, Micheline arrivait qui disait : oui, et la volonté jusque-là inébranlable de madame Desvarennès se subordonnait au caprice d'une enfant. On le savait dans l'entourage et on en jouait. Cette manœuvre, bien que madame Desvarennès l'eût, dès le premier instant, percée à jour, réussit chaque fois. Il semblait que la mère éprouvât une secrète joie à prouver en toutes circonstances l'adoration sans bornes qu'elle avait vouée à sa fille. Elle disait souvent "jolie comme elle est et riche comme je la ferai, quel époux sera digne de Micheline ? Mais si elle m'en croit, quand il sera temps de choisir, elle prendra un homme remarquable par son intelligence, elle lui donnera sa fortune comme un marchepied, et elle le poussera aussi loin qu'il lui plaira d'aller."

Intérieurement elle pensait à Pierre Delarue qui venait d'entrer le premier à l'Ecole polytechnique et qui semblait promis à la plus brillante carrière. Cette femme, née dans le peuple, ayant l'orgueil de son origine, cherchait un roturier pour lui mettre dans la main un outil d'or assez puissant pour remuer le monde.

Micheline avait dix ans quand son père mourut. Michel ne fit pas, hélas, un grand vide dans la maison. On porta son deuil. Mais c'est à peine si on remarqua qu'il était absent. Sa vie entière avait été une absence. Madame Desvarennès, c'est triste à dire, se sentit plus maîtresse de sa fille quand elle fut veuve. Elle était jalouse de toutes les affections de Micheline, et chacun des baisers que l'enfant donnait à son père, paraissait à la mère lui avoir été volé à elle. A cette farouche et exclusive tendresse, il fallait la solitude autour de l'être chéri.

C'est alors que madame Desvarennès fut vraiment dans le plein de sa splendeur. Elle avait comme grandi ; sa taille s'était redressée, vigoureuse et puissante. Ses cheveux grisonnants donnaient à l'air de son visage une sorte de majesté. Entourée sans cesse d'une cour de clients et d'amis, elle semblait une souveraine. La fortune de la maison ne se chiffrait

plus. On disait de madame Desvarennès qu'elle ne connaissait pas sa richesse.

Jeanne et Micheline grandissaient au milieu de cette prospérité colossale. L'une, grande, brune, avec des yeux d'un bleu changeant comme celui de la mère. L'autre, frêle, blonde, avec des yeux noirs mélancoliques et rêveurs. Jeanne, fière, capricieuse et mobile, — Micheline, simple, douce et tenace. La brune tenait de son père viveur et de sa mère fantasque une nature violente et passionnée. La blonde était facile et bonne comme Michel, mais résolue et ferme comme madame Desvarennès. Ces deux natures opposées s'étaient accordées. Micheline aimant sincèrement Jeanne, — Jeanne sentant la nécessité de vivre en bonne intelligence avec Micheline, l'idole de sa mère, mais, au fond, supportant avec peine les inégalités qui commençaient à se produire dans la façon dont les familiers de la maison les traitaient l'une et l'autre. Elle trouvait ces adulations blessantes, comme elle avait trouvé injustes les préférences de madame Desvarennès envers Micheline.

Tous ces griefs amassés firent un matin concevoir à Jeanne le désir de quitter cette maison où elle avait été élevée, mais où elle se sentait maintenant humiliée. Et, prétextant le désir d'aller en Angleterre voir cette riche parente de son père, qui, la sachant dans une situation brillante, avait cru pouvoir impunément se souvenir d'elle, elle demanda à madame Desvarennès l'autorisation de s'éloigner pour quelques semaines. Elle voulait tâter le terrain en Angleterre, et se renseigner sur l'avenir que sa famille pouvait lui assurer. Madame Desvarennès se prêta à cette fantaisie, ne soupçonnant pas les véritables motifs de la jeune fille. Et Jeanne, bien accompagnée, fut conduite en Ecosse dans le château de sa parente.

Madame Desvarennès était, d'ailleurs, au comble de ses vœux, et un événement qui venait de se produire la distraignait de toute autre préoccupation. Micheline, déférant aux désirs de sa mère, s'était décidée à se laisser fiancer à Pierre Delarue qui venait de perdre sa mère et dont la situation grandissait chaque jour. La jeune fille, habituée à traiter Pierre comme un frère, avait facilement consenti à l'accepter comme futur époux.

Jeanne, partie depuis près de six mois, était revenue plus grave et fort désillusionnée sur le compte de sa famille. Elle avait trouvé beaucoup de bienveillance et une grande affabilité, recueilli force compliments sur sa beauté, qui était vraiment remarquable, mais n'avait trouvé aucun encouragement à ses velléités d'indépendance. Elle rentrait donc au logis, résolue à n'en plus sortir que mariée. Elle arrivait dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique au moment où Pierre Delarue, assoiffé d'ambition, quittait sa fiancée, ses amis, et Paris, pour aller faire, en Algérie et sur les côtes de Tunisie, un considérable travail qui devait achever de le mettre hors de pair. En s'éloignant, le jeune homme ne se doutait pas que Jeanne revenait d'Angleterre, à la même heure, ramenant le malheur pour lui, incarné en la personne d'un très charmant cavalier, le prince Serge Panine, qui lui avait été présenté à Londres dans un grand bal de la *Season*. Mademoiselle de Cernaï, usant de la liberté anglaise, revenait, escortée seulement d'une femme de chambre, en compagnie du prince. Le voyage avait été délicieux. Ce tête-à-tête plaisait aux deux jeunes gens et, en descendant du train, on s'était promis de se revoir. Les hasards des bals officiels facilitèrent le rapprochement. Et Serge, présenté à madame Desvarennès comme un ami d'Angleterre, devint bientôt le danseur le plus assidu de Jeanne et de Micheline. C'est ainsi qu'entra dans la maison, sous le prétexte le plus futile, l'homme qui devait y jouer un rôle si important.

II

Un matin du mois de mai 1879, un jeune homme, fort élégamment mis, descendit d'un coupé très bien tenu devant la porte de la maison Desvarennès. Le jeune homme passa vivement devant le gardien en uniforme, décoré de la médaille militaire, qui se tient continuellement près de l'entrée pour